

TEMPLON

II

ROBIN KID

TRANSFUGE, September 2021



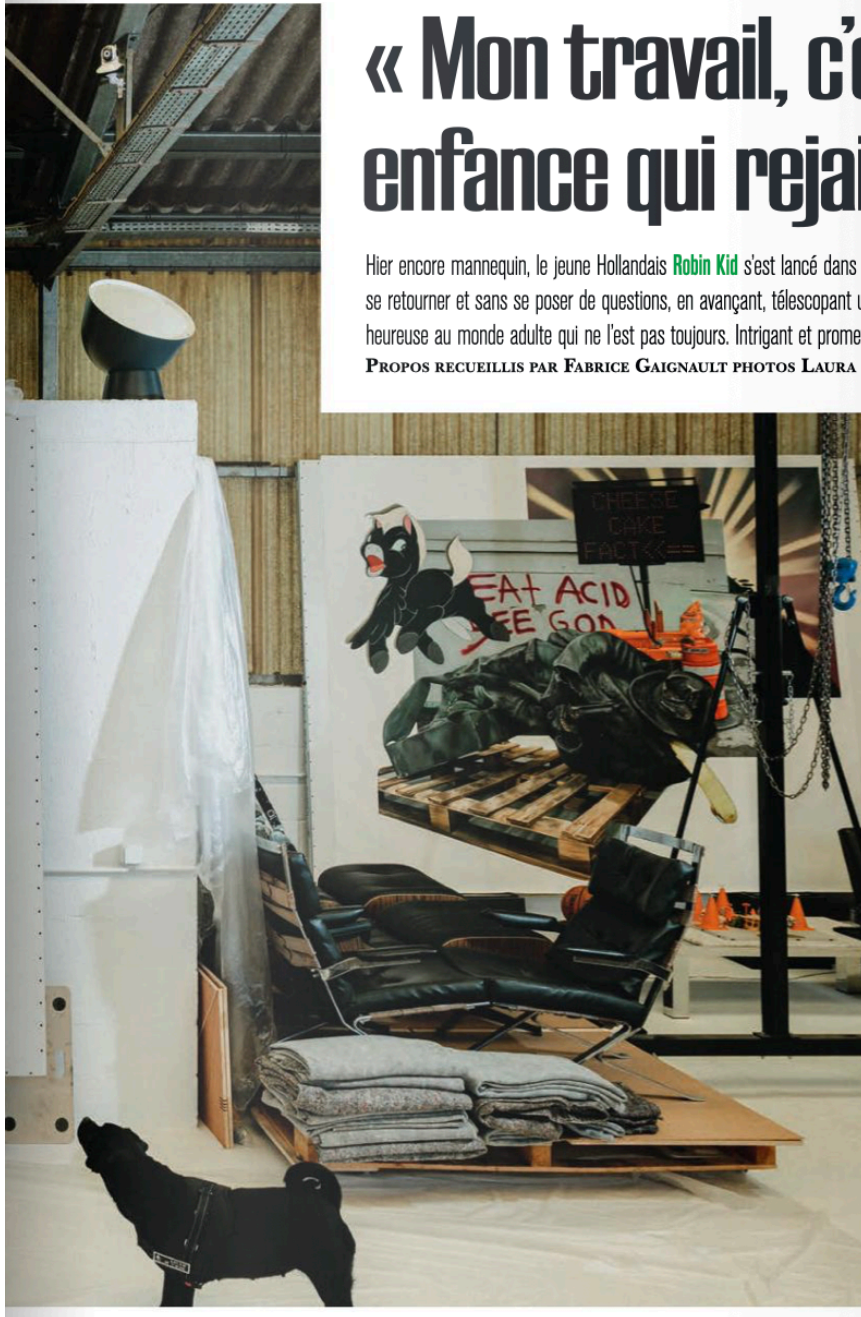
ROBIN KID

TRANSFUGE, September 2021

« Mon travail, c'est mon enfance qui rejailit »

Hier encore mannequin, le jeune Hollandais **Robin Kid** s'est lancé dans la peinture sans se retourner et sans se poser de questions, en avançant, télescopant une enfance heureuse au monde adulte qui ne l'est pas toujours. Intrigant et prometteur.

PROPOS RECUEILLIS PAR FABRICE GAGNAULT PHOTOS LAURA STEVENS



<À gauche : détail du triptyque *It's All Your Fault - II*, 2020, huiles sur toile montées sur reliefs muraux en aluminium, 244 x 468 x 4 cm, en caisses de transport encore ouvertes ; à droite : *It's All Your Fault - K*, 2021, 234 x 282 x 4 cm, huile sur toile en cours de réalisation avant marouflage sur relief mural en aluminium.

Un morceau de Crosby, Stills, Nash and Young emplit l'immense hangar dans lequel virevolte un jeune homme blond, accueillant et pressé. Nous sommes à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest de Paris, dans l'atelier champêtre de Robin Kid, trente-deux ans, le peintre dont s'est entiché la branchitude parisienne au point qu'alerté, le galeriste Daniel Templon l'a pris sous son aile protectrice. Car cet Hollandais volant, encore hier super modèle pour Bruce Weber et d'autres, tisse habilement sa toile et apprend vite. Issue de la hype à la mode Larry Clark, où l'éphèbe skateur est de rigueur, Robin Kid (le nom est un pseudonyme renvoyant à l'enfant précoce), a décidé il y a cinq ans de devenir un artiste, comme d'autres se réveillent en se rêvant rock star. Pas bête. Les artistes ne sont-ils pas désormais les successeurs des idoles électriques des stades, depuis que l'art est devenu une grande entreprise glamour, si possible photogénique et source d'immenses et rapides profits ? La lucidité étant bonne conseillère du critique, rien n'interdit à celui-ci de pousser plus loin l'analyse et de voir aussi dans la démarche de ce garçon communicatif, une sincère appropriation d'un domaine « réservé ». Car

Robin Kid a appris sur le tas, sur Youtube et dans les livres, se passant allégrement des Beaux-Arts et autres écoles de formation. Et depuis, fonce tous azimuts, comme il blinde sur son skate. Au départ, l'œil est troublé, voire sur la réserve, devant ses immenses scènes hyperréalistes où se côtoient, ou plutôt se fracassent éclats de monde pop, traces d'enfance enfuie, références cartoons, bribes de corps dénudés, éruptions d'émeutes, slogans à la puissance de bombes à neutrons. Puis, de l'ensemble, émerge la certitude qu'un artiste est là, jetant derrière le foisonnement d'images incandescentes, l'ombre énorme et menaçante d'un si gentil garçon. Son âme pas si lisse. Et heureusement. Robin Kid ou le dépouillement des apparences et l'apprentissage de la vérité et de ses fantômes. Cela s'appelle les premiers pas de la maturité. Avant d'autres surprises.

Vous avez gagné votre vie très jeune en tant que mannequin. Qu'est-ce qui vous a poussé à devenir artiste ?

Je n'ai pas décidé un beau jour d'être un artiste. Le besoin de créer a toujours été fortement ancré en moi. Ça vient de ma petite enfance, une époque où j'étais confié à la garde de mes grands-parents la journée car mes parents travaillaient dur et n'avaient pas les moyens de payer une nounou. Mon grand-père, un ancien mineur, m'emmenait dans son garage et me laissait faire plein de choses avec mes petites mains. Nous

avons construit ensemble toute la vieille ville de Jerusalem en miniature, et dans les moindres détails, car mon grand-père exigeait que tout soit parfait. Avec ma grand-mère, je jouais aux jeux de société, un état d'esprit ludique qui a aussi influencé mon imaginaire. En fait, j'ai toujours voulu créer des mondes immersifs et cela se retrouve dans mon travail actuel avec des représentations de jouets que mes grands-parents puis mes parents avaient possédés. Les peintures que je réalise aujourd'hui proviennent aussi des illustrations que je découvrais dans les livres lorsque j'étais petit, dans l'esprit de Norman Rockwell, un artiste qui m'influence beaucoup.

Pourquoi réalisez-vous des tableaux si imposants ?

Je n'aime pas les petits formats. Je tiens à créer un monde où la scénographie joue un rôle très important, tel ces panneaux d'affichage parfois abandonnés que l'on trouve sur les autoroutes américaines. J'ai besoin d'espace pour décrire

ce voyage de l'enfance à l'âge adulte, de l'innocence à la corruption, de l'utopie à la dystopie. C'est ce que j'essaie de décrire dans ce travail exposé chez Daniel Templon. Pour moi, cette exposition est très importante car elle

« J'aime choquer les gens »

marque ce que je considère comme mon vrai début. C'est le premier gros show que je réalise, comme si je recommençais à zéro et que je pouvais enfin réaliser ce que j'avais en tête. Tout ce travail a été accompli pendant le confinement. Je veux aller dans une certaine direction qui n'a rien à voir avec mes anciens travaux exposés que je n'aime plus.

Pour quelles raisons ?

Parce qu'ils ne correspondaient pas à ce que je suis au fond. J'ai décidé d'arrêter de me soucier de l'avis des gens. Je fais désormais des choses exactement comme je les souhaite, des œuvres portées vers l'idée de scénographie, de cinéma, d'attractions telles qu'on les trouve à EuroDisney. Des mondes qui m'attirent vraiment. J'aime choquer les gens, surprendre, obtenir une réaction. Mon travail n'est pas superficiel car il y a beaucoup de couches de compréhensions mais j'aime qu'au premier regard, on y éprouve une sensation bon marché assez facile à percevoir. Quand j'étais petit, l'art était très sacralisé au point que c'était quelque chose qui me paraissait inabordable, alors que j'y vois plutôt quelque chose qui doit servir à offenser les gens, à les provoquer, à donner un coup de pied contre la politique ou la religion. L'art doit être une déclaration de guerre. Mon approche tripale de l'art passe par les films américains qui vont droit au but et dont la violence sous-tend quelque chose de moral. C'est un fait, j'aime provoquer.

ROBIN KID

TRANSFUGE, September 2021

« J'aime qu'au premier regard, on éprouve une sensation bon marché assez facile à percevoir »

Êtes-vous sensible aux critiques ?

Non, absolument pas. Je me fiche vraiment de savoir que les gens aiment ou détestent mon travail. Je veux juste que les gens ne l'oublient pas et s'en souviennent pour toujours, en bien ou en mal. Quand je travaillais comme mannequin pour Alexander McQueen, j'étais complètement renversé par ses défilés. C'étaient des expériences à chaque fois bouleversantes. Vous vous sentiez à la fois fasciné et angoissé, le grand huit des émotions ! J'aime capturer le public dans un espace en les emmenant dans un grand voyage. Là, le public va découvrir les prémices de ce que je prépare pour mon prochain show, dans deux ans, enfin si tout va bien.

Diriez-vous que vous êtes le reflet d'une génération nourrie essentiellement à l'image ?

En partie, car j'aime aussi lire. Mais c'est vrai que

j'ai été très exposé à la culture américaine, surtout par son cinéma. Lorsque je repense à mon enfance ce ne sont pas des maisons de ma petite ville minière mais plutôt des images des films que je voyais à l'époque et mes jouets. Ils nourrissent mon imagination comme vous pouvez le voir ici. Tout est relié d'une façon ou d'une autre à ma jeunesse. Je réalise que les taches de peinture que j'ai sur le visage et sur les mains quand je travaille, c'est un peu le visage et les mains noircis de charbon de mon grand-père mineur.

A observer les reproductions ultra-précises d'images, je me demande dans quelle mesure le courant hyperréaliste vous influence.

Je ne considère pas mes peintures comme hyperréalistes, celles-ci sont davantage dans l'imitation et dans l'interprétation que dans la copie pure et simple.



©ROBIN KID (A.K.A. THE KID) ET GALERIE TEMPLON

^ Au fond : à gauche *It's All Your Fault - III*, à droite *It's All Your Fault - VII*, 2021, huiles sur toile montées sur reliefs muraux en aluminium, respectivement 242 x 346 x 4 cm et 220 x 303 x 4 cm, dans leurs caisses de transport encore ouvertes ; au premier plan : à gauche sur l'établi *TOTEM. B.01.120.BL.*, 2021, bronze, 120 x 42 x 41 cm, à droite sur l'estrade sculpture préparatoire pour l'un des éléments de l'installation monumentale en bronze de près de 5 mètres de haut révéillée à l'exposition.



1. Essais préalables de pigments à l'huile sur silicone platine pour la création de la sculpture *The State I Am In, In The Consciousness Of A Country's Empty Mind*, 2019, acquise par le 21st Century Museum de Chicago.
2. Robin Kid à son atelier, devant une partie de son tout nouveau triptyque *It's All Your Fault - V*, 2021, 267 x 607 x 4 cm, huiles sur toile montées sur reliefs muraux en aluminium, en cours de réalisation.
3. Dans le bureau à dessin : croquis préparatoires, images et objets sources d'inspiration.

La mythologie, qu'elle soit ancienne ou actuelle, y est très présente. Elle ne cesse de se faufiler quelque part en moi et de se rappeler à mon bon souvenir. Je travaille plutôt dans le style de Norman Rockwell ou des illustrateurs de mes livres d'enfants qui savaient très bien dessiner et peindre. Je suis aussi beaucoup inspiré par les mangas des années cinquante et soixante. C'était du travail très bien fait.

Vous êtes parti seul en Amérique à l'âge de quatorze ans. C'est quand même peu fréquent...

(Rires). Oui, effectivement. Je détestais l'école qui reste un très mauvais souvenir. J'ai dû en changer plusieurs fois. Mon père était policier et je me rebellais sans cesse contre lui parce que je détestais la police. Je ne tenais pas en place. En partant tenter ma chance en Amérique comme mannequin, j'ai seulement dit à mes grands-parents « je vous écrirai bientôt ». Et voilà. Le métier de mannequin m'a permis de gagner de l'argent et de voler de mes propres ailes.

Où avez-vous appris la technique ?

J'ai toujours dessiné. Il y a cinq ans, je me suis dit un beau jour « allez, Robin lance-toi ! » C'était décidé, j'allais devenir peintre. J'ai simplement fait des recherches sur différents artistes et leurs techniques. J'ai toujours adoré le Caravage. J'ai patiemment recherché sur internet sa palette de couleurs, juste pour avoir une base pour commencer. Une fois que j'ai tout compris sur la façon dont il obtenait ses mélanges, j'ai été me fournir dans un magasin en Hollande et j'ai réalisé ma première peinture assez vite. Je me suis amélioré petit à petit.

Il y a des choses très sombres dans vos tableaux...

Oui parce que la guerre a été quelque chose de très présent dans ma famille. L'un de mes grands-pères a été forcé d'aller travailler en Allemagne. Quant à l'un de mes arrière-grands-pères, il aidait les juifs allemands à passer clandestinement la frontière pour se réfugier chez nous en Hollande. A la Libération, des soldats américains vivaient dans la maison de ma grand-mère. J'ai même des neveux américains, fils d'un général qui dirigeait la base située à côté de chez nous. C'est là que j'ai acheté ma première Playstation. Il y a une question que je me pose souvent : la guerre est-elle une histoire censée se répéter sans cesse comme on a pu le voir encore récemment en Ukraine ou ailleurs ? La guerre, c'est comme les montagnes russes chez Eurodisney, on finit toujours au même départ et ça recommence.

Comment choisissez-vous vos thèmes ?

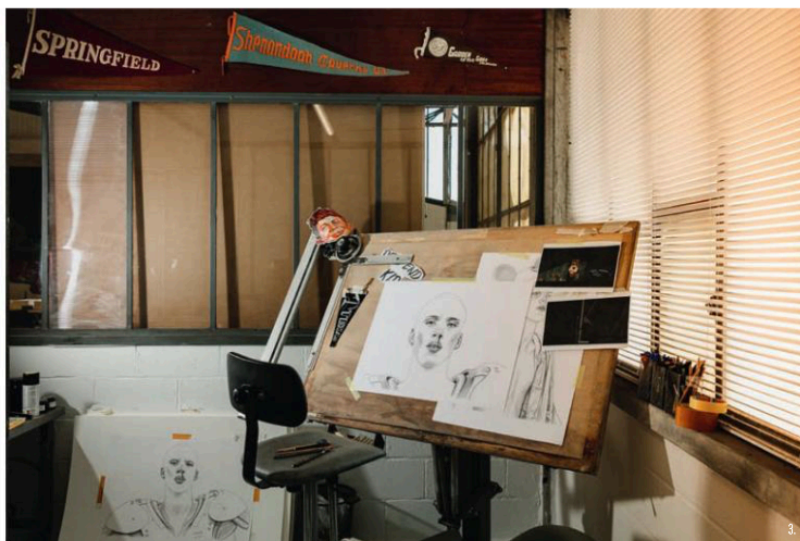
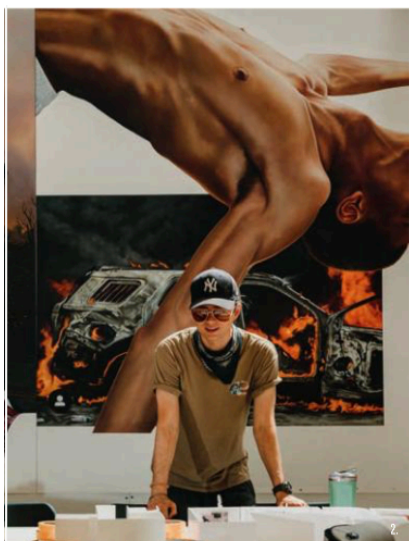
C'est très intuitif chez moi. Une peinture me prend environ deux mois, sept jours sur sept, du matin au soir. Je regarde en même temps que je travaille des films, les infos à la télé, beaucoup de séries mais aussi beaucoup de trucs vintage qui me rattachent à ce que je suis en train de peindre. Tout ce que j'assimile et digère détermine mes toiles. J'ai, par exemple, réalisé une peinture au moment des émeutes liées à *Black Lives Matter*, une autre lorsque les partisans de Trump ont envahi le Capitole. Chez moi, tout est lié car ma peinture doit être le reflet de ce que vis, je vois ou j'entends.

Pouvez-vous nous citer d'autres de vos influences ?

Oui des artistes contemporains comme Jordan Wolfson,

ROBIN KID

TRANSFUGE, September 2021



« Mon approche tripale de l'art passe par les films américains »

Dan Colen, Paul McCarthy et d'autres plus anciens comme Rauschenberg ou Jasper Jones. Mais aussi bien sûr Andy Warhol et tout ce qui se passait à la Factory autour d'Edie Sedgwick. En fait, je suis plus intéressé par le feeling, le Zeitgeist, le moment présent. C'est cette énergie que je veux mettre en avant dans mes peintures. J'aime quand un film me frappe au plexus et qu'il me tire dans tous les sens en me faisant ressentir quelque chose d'incroyablement puissant. Quand les lumières se rallument, je rentre chez moi et je trouve que les peintures que je fais sont plates à côté de ce que j'ai vu. Je décide alors de me remettre dessus et de me rapprocher un peu plus de la narration épileptique du cinéma. Mes toiles reflètent aussi la surcharge d'information que nous devons absorber chaque jour, le chaos, le sens et le non-sens des choses subies. Ma peinture participe de ce choc.

J'ai bien saisi l'apport extérieur mais peindre n'est-il pas chez vous une façon de vous confronter à vos démons intérieurs et aussi une tentative de comprendre un peu plus qui vous êtes ?

Non, quand je fais un tableau je ne pense pas du tout à ce que vous évoquez. J'assemble des images sans y voir quelque chose de lié à moi-même d'une façon mystérieuse. Après, bien sûr, avec le recul je découvre des points communs avec mon inconscient. Comme disait Oscar Wilde, « à la fin c'est toujours le peintre sur la toile et jamais le modèle » et ça, je m'en rends compte a posteriori.

C'est drôle parce qu'avant je ne voulais jamais parler de moi et de mon travail mais en fait c'est incontournable. Mon travail, c'est mon enfance qui rejaillit, c'est tout. Il y a aussi beaucoup de souvenirs partagés avec des amis.

Vous baignez dans la skate culture. Peut-on dire que vous êtes proche de l'univers de Larry Clark ?

Oui, j'aime Larry Clark et d'ailleurs je le connais. Il a eu une influence énorme sur moi tout comme Harmory Korinc.

Pourquoi avez-vous décidé de vivre en France ?

Complètement par hasard. Je vivais alors à Milan et suis venu deux jours à Paris pour un shooting. Dans le métro, je suis tombé sur une bande de garçons sympas. C'étaient les BB Brunes, le fameux groupe de rock français dont je n'avais jamais entendu parler. Ils m'ont emmené le soir même au Baron, une boîte alors à la mode. Au milieu de la nuit, ils m'ont proposé de venir m'installer chez eux. J'avais pris une chambre d'hôtel sinistre à Nation, j'ai été récupérer mes affaires et je me suis retrouvé à Montparnasse dans le petit appartement des BB Brunes. On traînait dans des fêtes et on allait boire des coups au bar Hemingway, au Ritz. C'est là que j'ai eu la chance de rencontrer l'immense Marianne Faithfull. J'ai vraiment vécu des trucs dingues à cette époque ! Je trouve l'ambiance parisienne géniale, et même si je bouge un peu partout dans le monde, Paris reste ma base.